

**PAGES
MANQUANTES**

REVUE DOMINICAINE

Section
Directeur : R. P. M.-A. LAMARCHE, O. P.

SOMMAIRE

- R. P. ALEX. MERCIER, O. P. — LA VIE DE LA GRACE — II
R. P. M.-C. FOREST, O. P. — STE CATHERINE DE
SIENNE
R. P. BISSONNETTE, O. P. — UNE VIE PRESTIGIEUSE
FRA DOMENICO — DANS L'EGLISE ET DANS
L'ORDRE
A. B... M. A L... — RECENSIONS

ABONNEMENTS

CANADA : \$1.00 | ETRANGER : \$1.25

Avec le "ROSAIRE POUR TOUS" 15 sous en plus par année

ADMINISTRATION

LE ROSAIRE

SAINT-HYACINTHE

CANAD

La "Revue dominicaine"

PARAIT LE 25 DE CHAQUE MOIS

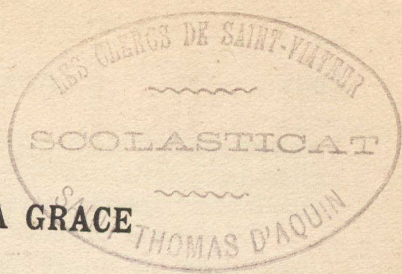
La *Revue dominicaine*, à part sa chronique des principaux événements "dans l'Église et dans l'Ordre," publie des *articles de vulgarisation* traitant d'Écriture Sainte, de théologie, d'apologétique ou de droit canon, et même des études de littérature, de sociologie ou d'histoire, pourvu que la religion y soit concernée en quelque manière.

La *Revue dominicaine* n'a point de spécialité proprement dite dans le domaine religieux, mais elle accorde une attention particulière aux problèmes d'apologétique envisagés surtout au point de vue canadien.

Elle répond aussi aux consultations religieuses, et donne un compte-rendu des ouvrages dont on lui fait tenir un exemplaire.

Collaborateurs à la Revue :

RR. PP. ROULEAU, MERCIER, COUET, CHARLAND, BROUSSEAU, DOYON, COTÉ, MARION, BÉRARD, RICHER, TRUDEAU, LEDUC, FOREST, PERRAS, PROULX, LAFERRIÈRE, MIGNAULT, BISSONNETTE, GAUDRAULT, des Frères-Prêcheurs ; BRETON, des Frères Mineurs ; L. LALANDE, de la Compagnie de Jésus ; VILLENEUVE, des Oblats de Marie ; MGR L. A. PAQUET, P.A. ; MM. les abbés BROUSSEAU, Chapelain du Mont Saint-Louis, Montréal ; COURCHESNE, Principal de l'École Normale de Nicolet, JEANNOTTE, Professeur au Grand Séminaire de Montréal ; MÉLANÇON, Chapelain du Pensionnat d'Hochelega ; DESCHESNES, Vicaire au Saint-Enfant-Jésus de Montréal ; LAFERRIÈRE, Professeur au Séminaire de Saint-Hyacinthe ; GÉLINAS, Professeur au Séminaire des Trois-Rivières.



LA VIE DE LA GRACE

IV

Section.....No.....

DIEU SE FAISANT DANS L'ÂME PRINCIPE DE VIE

Rappelons en peu de mots ce que nous avons établi. Le Dieu dont nous parlons c'est Dieu en lui-même, ou Dieu lui-même. Nous entendons qu'il se fait dans l'âme, non pas seulement principe créateur, conservateur, prémoteur, comme il l'est universellement, mais principe proprement vital.

Une brève théorie de la vie nous paraît ici nécessaire. Nous nous bornerons aux considérations qui touchent à notre sujet. Il s'agit de savoir comment Dieu peut se faire principe de vie dans la créature.

L'être vivant est celui qui opère sur lui-même, pour se mouvoir, se construire, se former, s'achever, puis se reproduire, se répéter, se multiplier.

La vie se déploie dans deux sphères principales. Il y a des êtres vivants qui se produisent et se reproduisent dans la région seule des existences réelles, c'est-à-dire des choses qui ne font qu'exister, sans que leur existence se prolonge, se répète dans le domaine de la conscience, de la connaissance et de l'amour.

D'autres, plus parfaits, se construisent, se forment, se répètent en eux-mêmes, dans une région intime qui se constate, et dont rien en dehors d'elle ne peut fournir l'idée propre et caractéristique. La conscience, la connaissance, l'amour, sont des actes vitaux, mais des actes vitaux que l'on tenterait vainement de définir à l'aide de notions qui ne les sous-entendent pas déjà. Il n'est cependant pas inutile de les ranger sous la notion et la théorie générale de la vie, spécialement en étudiant la vie surnaturelle dont ils forment les principales fonctions.

Ce qu'il nous importe de remarquer, c'est que toute vie en action procède d'un double principe. Nous établissons et

mettons en relief cette distinction dans le but de voir comment Dieu se fait principe vital dans l'âme pour y infuser et y éveiller une vie divine.

Le premier principe intérieur de la vie est le sujet vivant. C'est de lui qu'émane l'activité vitale, c'est vers lui qu'elle retourne, c'est lui qu'elle sert à construire.

Mais elle ne le construit pas de rien; d'où la nécessité d'un second principe. Nous l'appelons suivant les cas, l'aliment ou l'objet. L'aliment aide à la construction de l'être vivant, en ne fournissant guère que la matière. Il est assimilé, mais assimile à peine, du moins dans l'ordre des choses naturelles. Il appartient surtout à la vie inconsciente, ou peu consciente. L'objet, lui aussi aide à construire le vivant, mais il fournit autre chose que la matière. Il fournit la forme, pour parler comme la scholastique, à savoir ce qu'il a de plus positif, de plus déterminé, de plus en acte. En s'unissant, en s'incorporant au sujet dans l'opération vitale, il est peu assimilé, et il assimile beaucoup. Il s'imprime dans la connaissance et dans l'amour, et leur donne la forme qui les complète.

Le sujet et l'objet, malgré la diversité du rôle que chacun d'eux remplit, ne se distinguent pas toujours dans l'ordre des choses réelles. L'être vivant qui se connaît et s'aime, est simultanément le sujet et l'objet du même acte. D'autres fois au contraire ils sont très distincts et séparés. Cependant ils s'unissent dans le processus vital. C'est par leur union que la vie devient féconde.

Le procédé vital revient à ceci: L'aliment ou l'objet, par sa présence ou son approche, éveille l'activité vitale dans le sujet; celle-ci va au-devant de lui, le saisit, et l'entraîne dans les sources de la vie, et le fait servir au travail de construction ou de reproduction.

Cependant le sujet, de son côté, même avant la rencontre de l'objet n'est pas inerte. Fait pour lui, il le pressent au moins vaguement à l'avance, et il a souvent le pouvoir de le poser, d'en tirer la ressemblance de son propre fond. Disons plus, le Sujet de la vie infinie possède pleinement le pouvoir de trouver en lui-même et de poser soit en lui, soit en dehors de lui l'objet entier de ses opérations. Mais ce n'est pas précisément de lui que nous parlons dans notre esquisse de la vie. Nous avons spécialement en vue

la vie indigente, imparfaite et perfectible telle qu'elle s'offre dans l'homme; car c'est pour comprendre la vie surnaturelle communiquée à l'âme humaine que nous écrivons ces préliminaires sur la vie.

Nous les estimons suffisants. Ils nous permettent de conclure que dans la mesure où Dieu peut se faire et se fait principe subjectif ou principe objectif de vie dans l'âme humaine, il peut y avoir et il y a pour l'homme une vie surnaturelle, divine, la vie de la grâce.

Il nous reste à chercher et à déterminer comment et jusqu'à quel point Dieu se fait principe de vie soit subjectif, soit objectif dans les âmes en possession de la grâce.

Nous commencerons par la question du principe subjectif.

V

LES PRINCIPES SUBJECTIFS DE LA VIE SURNATURELLE (Surnature)

La dogmatique catholique n'a pas attendu les analyses psychologiques de la philosophie contemporaine pour reconnaître le rôle capital que joue dans la genèse des actes les plus manifestement objectifs, tels que la connaissance et l'amour, ce que nous pouvons appeler la poussée vitale émanant du sujet. Celle-ci, nous l'avons déjà observé, prend naissance dans les entrailles de l'être vivant, elle va spontanément au-devant de l'objet, le pressent, l'appelle, le reconnaît, l'accueille comme son complément nécessaire, elle peut même dans certains cas le tirer de son propre fond, le produire, le créer. La philosophie moderne n'a pas eu tort de porter son attention sur ces faits. Mais, confondant le monde des abstractions avec celui des réalités, elle n'a pas voulu voir que seul le Sujet de la vie infinie n'a aucun besoin de sortir de soi à la recherche de l'aliment ou de l'objet de son opération vitale, parce qu'il l'engendre entièrement de lui-même. En généralisant, elle a abouti au Panthéisme, puis en niant la réalité de l'objet elle en est arrivée à un idéalisme aussi vide que nébuleux. Comme il ressortira de la suite de cette étude, le dogme catholique est loin de diminuer la part de l'objectif dans les fonctions de la vie, mais bien avant la philosophie moderne, il constata la

part importante du subjectif. C'est pour cela qu'ayant appris par la Révélation qu'une vie divine et surnaturelle est communiquée à l'âme, il conclut que de nouveaux principes subjectifs lui sont surajoutés.

Ces principes devant servir à donner naissance à une vie divine, d'après ce qui a été dit plus haut, ne peuvent être que Dieu en lui-même, de l'une des deux manières que nous avons exposées.

L'une de ces deux manières, comme on l'a expliqué, exclut tout intermédiaire quel qu'il soit entre Dieu et l'âme divinisée. La théologie catholique reconnaît que ce n'est pas de la sorte que Dieu peut se faire principe subjectif de vie dans l'être créé. Dieu est sans doute intimement présent, nous dirons subjectivement uni à l'âme qui possède la grâce, mais c'est à la manière dont il est en toute chose, comme Auteur, Conservateur, Prémoteur, et non comme sujet d'où l'action vitale non-seulement émane, mais où elle revient pour le construire, le former.

Inutile d'insister.

Reste l'autre manière dont l'expression Dieu en lui-même, ou Dieu lui-même se vérifie. Elle comporte certains intermédiaires: ce sont dans le cas présent des qualités imprimées dans l'âme, qui évidemment ne sont pas Dieu lui-même, mais qui cependant sont positivement divines, parce que Dieu veut bien à un certain degré s'identifier avec elles. Elles tiennent sa place. Elles remplissent dans une large mesure le rôle que rempliraient dans l'âme la propre nature, les propres attributs de Dieu, s'ils lui étaient transfusés dans leur identité. La fin, la raison d'être des dites qualités est celle-ci: faire que les énergies de l'âme se portent vers le divin objet, comme si elles appartenaient à Dieu lui-même. Et, en vérité elles lui appartiennent. On peut dire qu'elles reposent dans un double sujet, dans Dieu qu'elles représentent, et dans l'âme qu'elles ornent. C'est le propre en effet de toutes les entités instrumentales d'avoir un double sujet: celui qui les porte, et plus encore celui qu'elles représentent, et qu'elles continuent. C'est vers ce dernier que remonte spontanément la pensée, l'attribution, l'imputation. Personne n'ignore que tout le mérite ou le démerite d'une oeuvre remontent tout d'abord non à l'instrument comme tel, mais à l'agent principal qui s'en sert et le meut.

Toutefois, il est bon de le remarquer, si l'instrument est libre, s'il unit sa volonté à celle qui l'emploie, il endosse la responsabilité de l'acte sans diminuer en rien cependant la part qui revient dans l'oeuvre à la cause principale. Pour cela, alors même que Dieu se sert d'un instrument humain, d'un ministre, d'un organe se prêtant librement à l'action accomplie, l'oeuvre n'en reste pas moins divine dans la mesure où elle procède de Dieu. De même les qualités divinisantes peuvent fort bien par rapport à Dieu être des entités instrumentales, et devenir dans l'âme des principes de vie, d'action immanente, d'opérations volontaires et libres. Il n'y a pas incompatibilité.

VI

DIVERSES FONCTIONS DE LA GRACE

Dieu donc à l'effet de diviniser subjectivement l'âme de s'y faire principe subjectif de vie, lui infuse des qualités instrumentales, vicaires, avec lesquelles il s'identifie à un certain degré, comme nous avons essayé de l'expliquer, et qui sont des qualités réellement divines.

La première, celle qui est à la racine de toutes les autres, est appelée la *GRACE SANCTIFIANTE*. Elle a pour but et pour effet de sanctifier, de diviniser la substance même de l'âme. Elle lui communique une surnature, laquelle est une surnature non-seulement pour l'âme humaine, mais pour toute créature possible. C'est dire qu'elle est positivement divine, attendu qu'une nature surpassant celle de toutes les créatures possibles ne peut être que divine. Nous avons déjà exposé comment une entité d'ordre créé peut aussi appartenir à l'ordre divin, comment par conséquent la grâce sanctifiante est une surnature divine "*divinae consortes naturae*". Elle n'est pas la nature substantielle de Dieu devenue la surnature de l'âme. Mais elle en est comme la prolongation, la continuation hors de Dieu, à la manière dont l'instrument est comme la prolongation, la continuation de celui qui en use. Elle remplace la nature même de Dieu, et en remplit les fonctions relativement à la vie divine, communiquée à l'âme. Nous en énumérerons quelques-unes :

10.—Elle tient la place de la propre nature de Dieu dans la génération adoptive par laquelle il devient réellement le Père de sa créature. Quiconque engendre communique et transmet sa propre nature, sinon la génération et la paternité qu'elle fonde sont tout au plus métaphoriques. Ainsi lorsque Dieu crée, il n'est encore générateur et père qu'au sens figuré, parce qu'il ne communique à sa créature que la nature de celle-ci; par exemple en créant l'homme il ne lui confère que la nature humaine, ce n'est pas encore une vraie génération. Mais en conférant à l'âme la grâce sanctifiante, il lui communique la nature divine, sa propre nature, c'est une vraie génération.

Nul dogme n'est plus fréquemment et plus fortement inculqué dans le Nouveau Testament que celui de la Paternité divine. Mais pour compléter la notion de cette paternité, le terme d'adoption revient souvent sous la plume des Apôtres. Il ne permet pas qu'on en fasse la simple et nécessaire conséquence de la création. C'est néanmoins de la sorte que l'entendent les sectes non catholiques, d'accord en cela avec le rationalisme. La paternité de Dieu consiste pour eux en ce que le Suprême Auteur nourrit de ce chef des sentiments paternels à l'égard de l'homme. Voilà ce que le Christ vint apprendre au monde. Quant au péché originel, ils le comprennent comme une tare morale, imputée au genre humain tout entier, et ayant changé en inimitié envers l'homme la sympathie essentielle que le Créateur entretient à l'égard de toutes ses créatures. La Rédemption dans cet ordre d'idées aurait eu pour but de replacer l'homme dans les bonnes grâces du Créateur au rang que lui assigne sa nature. Elle consisterait essentiellement dans le payement d'une dette morale, dans une réparation d'honneur effectuée par le Christ Rédempteur, dans le rétablissement de la justice naturelle lésée au détriment du Créateur suprême par l'infidélité de sa créature. La paternité divine dont elle impliquerait la restauration serait une paternité de l'ordre naturel, une paternité purement métaphorique.

Cette conception très courante ne contient que la moitié de la vérité. Elle laisse dans l'ombre si elle n'ignore pas complètement le fait capital de l'adoption primitive de l'homme par Dieu; adoption gratuite, surnaturelle, vraie

génération, quoique génération adoptive. Dieu ne s'était pas contenté de conférer à l'homme la nature humaine, il y avait adjoint une vie divine, une nature divine, et de nombreux privilèges qui en formaient le digne accompagnement. Une vraie paternité en était la conséquence. Le péché originel en fut la répudiation. La Rédemption eut pour but premier de la rétablir.

Elle a pour cause formelle dans l'âme la grâce sanctifiante. Celle-ci, nous le répétons est la nature de Dieu, par procuration, si on peut parler de la sorte. La divinisation par elle tient de l'adoption et de la génération. Elle tient de l'adoption parce qu'elle s'adresse à une personne déjà existante, ayant déjà sa nature; elle tient de la génération parce qu'elle s'opère par la communication très réelle d'une nouvelle nature, laquelle est aussi dans un sens très vrai la nature même de Dieu.

2o—La grâce sanctifiante fait que l'âme devient la vivante image de Dieu en lui-même; elle n'est plus seulement la reproduction de l'une de ses idées éternelles. Elle ne représente pas non plus seulement la nature divine sous le concept général de nature; elle la reproduit sous celui de nature proprement divine.

3o—Elle confère à l'âme, relativement à la vie et à son plein épanouissement, la béatitude, les droits qui appartiennent en propre à la nature divine: par exemple le droit d'habiter le Ciel de Dieu, quand sa destination à animer un corps animal et terrestre pour un certain nombre d'années, sera parvenue à son terme.

4o—Elle se déploie dans les facultés maîtresses de l'âme sous forme de qualités actives, elles aussi déiformes et déifiantes, dont nous allons parler.

(à suivre)

fr. ALEXANDRE MERCIER, O. P.



SAINTE CATHERINE DE SIENNE (1)

La traduction française de la Vie de Sainte Catherine de Sienne par M. Johannès Joërgensen vient enfin de paraître et nous nous empressons de la signaler à nos lecteurs.

Un heureux hasard me permit, il y a deux ans, de rencontrer le célèbre poète danois à Assise, au vieil hôtel Subiaco où il passe une partie de l'année, et de ma vie je n'oublierai la bonne grâce, toute de distinction et de simplicité, avec laquelle il nous accueillit mon compagnon et moi, et daigna même, pour quelques jours, nous admettre dans son intimité. L'homme chez M. Joërgensen est charmant et à vivre à ses côtés, on s'aperçoit vite que c'était lui que, sans le savoir, on aimait derrière l'écrivain. A deux ans de distance, je le vois encore causant gravement des choses qu'il adore: l'Italie, S. François, Ste Catherine, de sa voix que l'italien a rendu un peu chantante, pendant que, par un geste familier, sa main droite tourmente une barbiche grisonnante et que, derrière le verre des lunettes, les yeux, de beaux yeux de poète, semblent suivre un rêve lointain.

Le nom de M. Joërgensen, comme celui de Paul Sabatier, reste inséparable d'Assise et de S. François. Jusqu'à ces dernières années nous ne connaissions guère de lui, en effet—outre les quelques volumes où il nous raconte l'évolution de sa pensée²—que des études franciscaines: son érudit *Saint François d'Assise* et ses délicieux *Pèlerinages franciscains*. C'est par Assise qu'il était venu à Rome, et depuis lors un attrait irrésistible, fait d'amour et de reconnaissance, le ramenait sans cesse à la petite cité ombrienne où pour la première fois, lui était apparue la douceur unique d'aimer le Christ. Et puis, il y a, il faut bien l'admettre, entre S. François d'Assise, ce troubadour du bon Dieu, et le

1 "Sainte Catherine de Sienne", par Johannès Joërgensen. Traduction du danois, en collaboration avec l'auteur, par Marie-Thérèse Fourcade. Illustré par Andrée Carof. Paris, Beauchesne, 1919.

2 Le Livre de la route; Vita vera; Les Paraboles; Le néant et la vie.

monde des poètes, des rêveurs, des affinités qui se changent vite en sympathie. "Avec François Bernardone", disait naguère Gabriel Faure, ¹ "je fus jadis de suite familier. C'est qu'il était le moins mystique et le plus humain de tous les saints." Les épithètes semblent choisies un peu au hasard, mais on devine la pensée et elle est juste. Comment donc M. Joërgensen a-t-il associé au culte de S. François celui de Ste Catherine, "la plus mystique et la moins humaine de tous les saints?" C'est ce qu'il va nous raconter lui-même dans son Introduction: "Pour être sincère, je dois avouer qu'au début j'éprouvais moins de sympathie pour Catherine de Sienne que pour François d'Assise... A certaines heures, j'avais presque peur d'elle. Mais à mesure que j'appris à la connaître plus intimement, il m'advint ce qui était advenu à tant d'autres pendant sa vie terrestre, je fus subjugué par elle, et il me fallut me rendre. Comme ce franciscain qui, tout d'abord, l'avait si violemment critiquée, je devins un zélé *caterinato*, et comme la femme de la fresque d'Andrea di Vanni, je m'agenouillai moi aussi, et mes lèvres effleurèrent humblement les mains pâles qui, sans aucun stigmatte extérieur, étaient transpercées par la douleur des plaies du Christ"... Ce baiser du poète à la Sainte, c'est son livre qu'il nous présente aujourd'hui: il en a toute la tendresse et toute la vénération!

* * *

Il y a peu de vies de saints qui soient lisibles et ce n'est certes pas la faute des saints. On a cru assez longtemps qu'il suffisait d'avoir de la foi pour s'improviser hagiographe. Il ne suffit même pas, à mon avis, d'y joindre la science. Tout ce que le savant peut faire en effet, c'est de fouiller les archives, d'amasser des documents, de les déchiffrer, de les confronter, de s'efforcer de découvrir la vérité sous la luxuriante végétation des légendes qui la dérobent ou l'obscurcissent. Mais ce qu'il obtiendra alors, ce ne seront jamais que les lignes générales, le contour de la figure. Les petites rides familières, les ombres imperceptibles, ce qui fait qu'une figure vit, qu'on la reconnaît, qu'on l'aime, tout cela lui échappera. "Quand vient l'heure des

1 Au pays de Sainte Catherine: P. 66.

panégyriques, des portraits officiels”, a-t-on écrit avec un grand bon sens, ¹ “les intimes ne sont pas toujours là pour humaniser, si j’ose dire, par la tendresse de leurs souvenirs la dure médaille qui tout ensemble exalte le héros et le défigure.” Eh bien! ce que la science ne peut découvrir au milieu de ses parchemins, la psychologie de l’écrivain ou l’imagination du poète le devineront. Et c’est ici qu’apparaît surtout la supériorité de M. Joërgensen. Nul ne sait comme lui faire de la vie avec ces choses mortes qui sont des documents. Sa Sainte Catherine n’est pas une médaille frappée sur le bronze froid, c’est une jeune fille de Sienne, en chair et en os, qui peu à peu sort de la poussière des vieux parchemins, se dresse devant lui et recommence de vivre. A certains moments même les siècles semblent disparaître, le passé se fait présent, il ne raconte plus, il voit. Lisez, par exemple, à l’Épilogue la translation de la tête de Sainte Catherine. Il commence le récit au passé et sur le ton de la narration et puis tout-à-coup, il entend, il voit: “Toutes les cloches de Sienne se mettent à sonner comme dans une extase, elles parlent, elles crient, leurs cent petites voix argentines jubilent... Ecoutez—c’est le bourdon qui se met en branle—comme cela tonne, comme cela tonne, c’est comme si un marteau frappait la voûte céleste elle-même... Le bourdon sonne et tous nous commençons à pleurer.”

“Car voici, voici, voici le baldaquin et ce qui rayonne dessous c’est la châsse, c’est la *santa Testa*, c’est la *Santa* elle-même qui nous revient! c’est Catherine! à genoux! à genoux! A droite du baldaquin marche notre évêque, et le Dominicain, à gauche, c’est le ministre général de l’Ordre lui-même, c’est Raymond de Capoue! Regardez, il pleure, l’Evêque pleure aussi!

“Et là, juste derrière le baldaquin, cette toute petite, toute mince, toute vieille femme, presque courbée en deux... *Mais c’est Lapa!* C’est la mère de Catherine, bientôt âgée de quatre-vingt-dix ans! C’est elle. La voici qui passe en personne, elle qui a donné le jour à la Sainte! Oh, Lapa! bienheureuse Lapa! Et tous nous sommes à genoux, tous nous pleurons et, à travers nos larmes, nous voyons passer le baldaquin et les cierges et l’encens, et l’Evêque, et Raymond, et Lapa, la bienheureuse Lapa.” ²

¹ Henri Brémond.

² Pages 599 et 600.

Par l'étude des sources—et les vingt pages de renvois qui sont en appendice montrent combien cette étude a été scrupuleuse—M. Joërgensen se sépare des romanciers de l'hagiographie. Mais ce qui le met tout à fait à part, c'est cette imagination du poète qui ressuscite le passé mort et se donne à elle-même l'illusion de l'avoir fait revivre.

* * *

“Le présent ouvrage,” dit M. Joërgensen lui-même, ¹ “a un avantage sur celui que j'écrivais sur François d'Assise—il est né dans la ville de la Sainte. Il est écrit à Sienne à deux cents pas de la maison paternelle de Catherine, au son des cloches carillonnant dans son cher San Domino...” C'est le second charme de ce livre. Sans doute, comme le fait remarquer M. Gabriel Faure, la vie de Catherine se mêla moins intimement que celle de François aux paysages de son pays. Mais de l'évoquer là dans le décor qui lui était familier et qui a si peu vieilli, c'est sans contredit nous la rendre plus présente, plus réelle. Et puis cela permet au poète des “Pèlerinages franciscains” d'enguirlander de descriptions, comme de fleurs rares, les pages parfois un peu arides de son livre. Lisez plutôt : ² “L'hiver fit son apparition à Sienne; chaque matin les champs étaient blancs de givre et, un beau jour, la neige tourbillonna dans les rues. Les cordons de vignes, suspendus d'arbre en arbre, donnaient l'impression de fleurs blanches; le feuillage des oliviers fléchissait sous ce poids inaccoutumé et, sous leurs manteaux de neige, les cyprès ressemblaient à des bouées flottant dans le brouillard. C'était la saison des nuits claires et glacées. Le matin, à l'heure où l'on se rend à l'église, les rues et les carrefours sont éclairés par les rayons bleuâtres de la lune, et les vieilles femmes abritent sous leurs capes un *scadino* brûlant, sur lequel elles réchauffent leurs doigts engourdis.” On dirait un petit tableau hollandais, tant il y met de son âme, tant sous ses doigts d'artiste la nature devient expressive et touchante. Lisez encore : “Ils quittèrent Sienne pour la dernière fois. C'était la minovembre. Dans les champs, les paysans sont occupés à

¹ Introduction, p. VIII.

² P. 156.

cueillir les mûres olives noires ; des chars rustiques dont les montants sont en osier, montent lentement vers Sienne, traînés par de grands boeufs blancs aux puissantes cornes ; au loin bleuit le mont Amiata..." Et cela continue ainsi des pages et des pages, dans une éternelle fête pour l'imagination—on pourrait presque dire pour les yeux—et malgré soi on se rappelle ces "Laudes Italiae" qui servaient d'épigraphe à l'édition danoise des "Pèlerinages franciscains" : Loué sois-tu, Seigneur, pour l'alouette, ma soeur, dont le chant coule sans arrêt, comme un torrent invincible, fontaine de chant, source de bonheur, ruisseau printanier de tes louanges ! Et béni sois-tu, Seigneur, pour la route blanche, blanche et solitaire, qui me conduit fidèlement jusqu'aux blanches cités des montagnes lointaines... Béni sois-tu, pour toute la terre d'Italie, pour le peu que j'en ai connu comme pour ce que mon âme aspire à connaître encore. Ah ! Italie, mon Italie ! Chère Italie ! telle que je te vois, et te sens, et t'aime ! Me sera-t-il jamais donné d'amener les gens de chez nous à partager mon intérêt pour toi, à te comprendre et à t'aimer ainsi que je le fais ?"

* * *

Un dernier charme de ce livre, c'est qu'il a été écrit avec amour. M. Joërgensen n'y a pas mis seulement, avec son érudition et sa foi, toute la poésie de son âme, il y a mis encore toute la tendresse de son coeur. Ces personnages qu'il a ressuscités, il les aime, il vit de leur vie. Sous maintes pages du livre on sent le frémissement d'une sensibilité exquise. Ainsi, ayant raconté le désespoir de Lapa en face des macérations sanglantes de sa fille, il l'apostrophe en ces termes : "Très naïve Lapa, tu aimais tant ta petite Catherine, l'enfant de ton coeur, la dernière, le rayon de soleil de ton foyer, et tu ne comprenais pas pourquoi elle se maltraitait ainsi, et tu sanglotais, et tu t'arrachais les cheveux en voyant couler son sang, ton sang et le sang de Giacomo, qui ruisselait des veines de Catherine et dont chaque précieuse goutte était une goutte de jeunesse, une goutte de vie, une goutte de bonheur, qui, une fois répandue, ne pourrait jamais être reconquise ! O naïve et sensible Lapa ! Nous avons pitié de toi, nous te comprenons, nous t'ai-

mons pour ton grand coeur impétueux, ce coeur que tu as transmis à ta fille et qui la faisait si vaillante et si forte!"¹ Je puis avoir tort, mais ces choses-là, si profondément humaines, me ravissent.

En un autre endroit, ayant rapporté ce trait si gentil de l'enfance de Catherine qui montait les escaliers en récitant à chaque marche, de sa petite voix, un ave maria, il ajoute: "Je me la représente ainsi bien facilement, car j'ai eu moi-même une petite fille de six ans qui faisait oraison à sa manière dans un escalier où était suspendu un grand tableau de la Madone."² On songe au poète exilé, dans une chambre d'hôtel, à des centaines de lieues de son pays et des siens, et on sent malgré soi son coeur se serrer.

Toutes ces choses qui me charment dans le livre de M. Joërgensen ne sont peut-être pas les qualités maîtresses de l'ouvrage; mais il en est des livres comme des visages et des âmes; c'est par des nuances qu'ils se distinguent et ce sont des nuances qui font qu'on aime les uns et qu'on lit les autres.

* * *

On lit à la dernière page des "Paraboles" de M. Joërgensen: "Et d'écrire ces lignes, qui maintenant reposent sur le papier, est pour moi comme de mettre des fleurs dans un vase antique devant une peinture à demi effacée qui, du fond d'une niche, me regarde fixement de ses yeux grands et profonds". Le livre qui vient de nous arriver est un nouveau bouquet de fleurs, disposé comme toujours dans un vase artistement ciselé, que le poète a mis, cette fois, devant l'image aimée de la Sainte de Sienne, et tous nos lecteurs voudront sans doute partager le plaisir que nous avons eu à en respirer le parfum si distingué.

fr. M.-CESLAS FOREST, O. P.

Ottawa, 15 août 1919.



1 P. 39.
2 P. 18.

UNE VIE PRESTIGIEUSE

—Fable, va!

Et ce fut toute l'approbation de mon interlocuteur à un chaud plaidoyer en faveur d'un homme que je venais d'exalter avec toute la force d'une conviction indomptable et peut-être toute l'ardeur d'une âme jeune. J'avais perdu mon temps et ma peine; et ce sourire sceptique et quelque peu narquois m'irritait.

—Fable, va!

Eh bien! j'appellerai de ton sarcasme aux lecteurs de la "Revue dominicaine", je ne me rends pas. Avec une hâte fébrile je saute sur ma plume et leurs sounets toute la question: un aspect d'une vie mouvementée, étrange comme une légende moyenâgeuse, mais réel comme un fait admis par quelque historien allemand.

La poussière de cinq siècles n'a pas englouti tous les infolios qui racontent les phases de cette vie étonnante et les vers n'ont pas rongé tous les manuscrits qui garantissent l'individualité de mon héros.

Mais quel est donc le nom de ce *surhomme*?

"Vincent Ferrier, né à Valence le vingt troisième jour de janvier 1357, du mariage de Guillaume Ferrier et de Constance Michel, sous le pontificat de Clément VI, la dernière année de Jâques II, Roy d'Aragon, cent dix neuf ans depuis que par la défaite des Maures, les chrétiens s'étaient rendus maîtres de la Ville et du Royaume de Valence, sous la conduite de Roy Jâques I, appelé le Conquérant".¹

Une telle clarté et une précision si minutieuse laissent pressentir que l'histoire de cet homme est fort bien connue

1 R. P. A. TOUBON, O. P. Hist. des Hommes Illustres de l'Ordre de Saint-Dominique, Paris, 1746, Tome III. p. 3.—Les auteurs suivants, en plus, discutent longuement tous les traits rapportés dans cet article:

R. P. FAGES, O. P. Hist. de Saint Vincent Ferrier, Paris, 1894.

R. P. MORTIER, O. P. Hist. des Maîtres Généraux de l'Ordre de Saint-Dominique, Paris 1909, Tome IV, p. 41 et ss.

Année dominicaine, 5 avril.

et posent une base plutôt solide au récit de son prestige extraordinaire.

Le sceptique aux idées microscopiques peut prononcer son sentencieux nenni : les cendres de Vincent Ferrier ne tressailliront pas et sa gloire n'en blêmira pas ; le chrétien à l'âme immense comme un ciel de juillet saura bien chanter la puissance de Dieu et redire avec foi : "*Digitus Dei est hic*".

* * *

Le prestige ou cette séduction inconsciente qui s'échappe d'un être ou d'une idée est peut-être le phénomène le plus indéfinissable de la science psychologique. Plus qu'un attrait violent vers un individu supérieur, moins qu'une passion irréfléchie en face du grand, distinct d'un respect exagéré, autre que l'admiration, apparenté à la fascination, le prestige est une force latente et insensible qui s'infiltré dans la profondeur des âmes, les captive et les dompte, les contraint à s'incliner devant tel sentiment, celui de la gloire, devant tel homme, Napoléon I, par exemple. On est familier avec le prestige de l'éloquence, on a subi le prestige d'un politicien, d'un commerçant, voire d'un ami. Et les vieux grognards de l'Empire peignent parfaitement le prestige, quand la seule présence de leur empereur suffit à les lancer aveuglément dans les dangers les plus inconcevables et les plus fous.

Or les héros, comme les saints d'ailleurs, eurent une âme doublée de cette emprise particulière sur leur entourage. C'est un des ennuis de l'historien de rencontrer à tout moment cette indéchiffrable créature. La légende—cette brodeuse aux doigts de fée, qui tisse des âmes charmantes, des sentiments ravissants et ourle sur une vie humaine, des motifs angéliques et célestes—la légende se plaît à chercher ses matériaux délicats dans l'effet magique du prestige. L'Histoire, au contraire, avec sa brutalité positive, ses ciseaux d'acier, sa déconcertante rigidité, n'a que faire du prestige ; elle mêle l'explication raisonnée et documentée de ses faits avec les nuances exquises d'un sentiment ou d'une imagination populaire. Ah ! si elle pouvait les rayer de ses sources de discussion comme un mythe grec !

Elle ne peut sans injustice faire fi du prestige, mais l'atténue, l'atténue au point de le rendre diaphane sinon incolore.

Légende ici? — Non.

Vincent Ferrier est incompréhensible et nébuleux à ses contemporains et à leurs descendants si on le sépare de son prestige. Isolé dans l'histoire, être à part, il est pourtant lui, et surtout lui par son prestige.

Le prestige de cet apôtre n'est pas seulement une force captieuse et entraînante, mais un art; une force utilisée, gouvernée, appliquée devient un art. L'art divin de saisir les coeurs, de les mâter, de les transformer et de les jeter dans l'infini où ils rencontrent Dieu, c'est Vincent Ferrier.

* * *

Pour saisir *l'homme* sur le vif, ne jetons pas des regards trop explorateurs sur la file de religieux dominicains qui modestement, aux sons prolongés et monotones de la cloche, s'en vont au choeur, chanter une Heure liturgique quelconque, au Couvent de Valence: il ne figure pas parmi ses frères; pendant 40 ans, sa seule cellule fut son âme, son cloître les routes poudreuses et sales de l'Europe.² Ne le cherchons pas davantage dans un coin sombre, à l'abri d'une colonne gothique de quelque basilique, fleur majestueuse d'une terre d'Italie ou de France. Il n'est pas là. Pas davantage dans quelque chaire de bois d'une église villageoise accrochée au flanc des Pyrénées ou des Vosges. Peine inutile, nous ne l'y verrons pas. Plutôt, allez sur la place publique des grandes villes ou dans les carrefours des gros bourgs. Tenez! voyez-vous cette foule ondulante, où les costumes pittoresques et multicolores, plus éclatants sous le brillant soleil d'Espagne, froissent les riches dentelles et les jabots prétentieusement ornés des Chevaliers du Moyen-Age; ouvrez-vous un passage à travers cette multitude—on dirait toute la ville de Valence—; atteignez ce groupe imposant, les magistrats sans doute, tant leurs écharpes offi-

² Autrefois, selon la coutume et la règle même de l'Ordre, les Frères Prêcheurs n'allaient qu'à pied. L'on comprend facilement qu'un homme qui prêcha dans toute l'Europe ne pouvait humainement parler de longues stations dans les couvents religieux de son Ordre.

cielles sont luxueuses, tant les chevaux impatientés par le poids de leurs livrées chamarrées d'or et le bruissement de la foule sont superbes. Mais quel est donc celui-ci? Son accoutrement blanc, terni par la poussière, sa tête rasée en forme de couronne monastique, sa figure pâlie par la fatigue et émaciée, peut-être par des austérités effrayantes, tranche éloquentement sur les rangs de cette assemblée. Mais il a sa monture aujourd'hui: une ânesse vieille, laide, grincheuse, fatiguée, à l'oeil morne et hébété. On va rire? Non. Tous regardent cet homme, tous avidement plongent des yeux admirateurs sur cette figure ascétique, tous cherchent à saisir un reflet dans l'oeil si beau, si noir, si profond de cet envoyé. Il passe. La foule s'écarte, s'incline respectueusement comme pour solliciter une bénédiction. Population imprégnée de foi, dites-vous? Non: peuple avide de plaisir, corrompu et frivole. Il vient à une fête populaire: il se trompe, il va subir, il a subi l'influence de la grâce et il se courbe devant le prestige d'un homme.

Et quel homme!

Etre de lumière, il rayonne sa clarté; être de force, il sème la vie; homme de Dieu, il resplendit la divinité.

Vincent Ferrier absorbe dans le Verbe éternel les beautés ravissantes de ce surcroît de lumière que l'on appelle la foi, et comme la nue légère et ouatée, il tamise l'éclat déconcertant du Grand Soleil de vérité que personne ne peut contempler sans faillir, et diffuse une clarté sanitaire, proportionnée aux forces de cette foule que les ténèbres de l'erreur et du péché couvrent et enveloppent de toutes parts.

Et la foi vivante, tombant en gouttelettes limpides et fécondes sur les âmes, fait germer une vie idéalement belle dans ce chaos immonde qu'est l'âme de l'homme pécheur. La vie, la vraie vie, s'échappe de la personne de cet homme, à son seul contact, à son seul aspect: elle germe tout comme la graine mise en terre sous la simple caresse du soleil de printemps. Et la foule subit cette transmission de la grâce, cette fascination de la foi et d'attente devient recueillie, et de recueillie devient vibrante de l'amour de Celui que Vincent aime.

Il est là, Celui que Vincent aime. Son grand oeil étincelant, fixé vers un point lointain et céleste, voit; et son coeur emporte dans son corps cette vision et celui-ci, accou-

tumé d'obéir à la volonté, laisse flamboyer quelque chose du divin qui l'inonde; et les auditeurs boivent cette force indéfinissable qui leur donne Dieu. Déjà le prestige de l'homme a fait des bouleversements salutaires dans tous ces esprits déformés et légers.

* * *

Changeons de scène.

Et Vincent, sur une estrade élevée hâtivement, commence de prêcher; c'est à Toulouse.

Le sujet du sermon est terrible: "Morts, levez-vous et venez au jugement".

De sa voix vibrante comme un chant de guerre, pathétique comme le sujet qu'il traite, l'orateur empoigne, en deux phrases, son innombrable auditoire. "Comme son maître saint Thomas, il raisonne et raisonne puissamment, mais s'appuie toujours sur l'autorité divine; ce n'est pas sa pensée qu'il prêche: c'est la pensée de Dieu"

Puis la voix s'enfle, devient roulante comme une charge de bataille. Elle bondit comme la sauterelle, et comme le cheval que mentionne le livre de Job, dont les naseaux fumants soufflent la terreur et la gloire, qui courts sus aux bataillons armés, à qui la peur est inconnue, qui bouillant d'ardeur dévore l'espace"; puis comme un tonnerre la voix sème l'épouvante et l'effroi parmi les auditeurs; un frisson de peur secoue cette foule conquise, il passe dans les rangs compacts, de son souffle glacé saisit les âmes, les étreint, les dompte; et quand la puissance oratoire atteint le point culminant de la véhémence, ce n'est plus un homme qui subjugué, c'est un ange qui foudroie. La foule fascinée et vaincue s'abat sur ses genoux devant le Souverain que Vincent Ferrier vient de faire apparaître à son imagination terrorisée. Et la voix, par saccades, revêt, grâce à une prodigieuse souplesse, un accent si profond, si incisif, si pressant que les sanglots et les gémissements éclatent devant cette évocation des justices définitives.

Pendant six heures le prestige de l'homme et de l'orateur a tenu suspendu à ses lèvres un peuple remuant, mondain, insouciant; bien plus il l'a transformé et soumis au

joug de la foi. ³ “Je ne sais si cette scène a tenté quelque peintre, mais je ne connais pas de plus grandiose effet dans l'histoire de la parole humaine”. Il semble bien qu'ici, Michel-Ange, le peintre au génie si puissant que seul il a pu animer le terrible, briserait ses pinceaux et répéterait mélancoliquement: *non possum*.

Prestige passager et éphémère, murmure votre esprit à moitié crédule, devant de telles prouesses d'un organe qui, après tout, n'est que la résultante des vibrations de quelques cordes élastiques, une des merveilles du corps humain, sans doute, mais fort naturelle.

Eh! non pas.

L'organe n'est qu'un instrument, je le veux, mais un instrument qui sensibilise les plus délicates nuances d'un ensemble d'impressions spirituelles et impalpables comme le gaz le plus volatile. La voix est un écho de l'âme. Si celle-ci souffre, la voix pleure; si elle est en joie, la voix chante; si une grande idée l'éprend, la voix convainc; si elle est calme et pure, la voix est radieuse. De même l'oeil et les autres organes, le corps et ses multiples variations, expriment les passions les plus infimes et les plus violentes de l'esprit.

Qu'une puissance étrangère s'incarne dans tout le corps, se spiritualise dans toute l'âme, il se produit un phénomène fort étrange: l'homme sans perdre sa personnalité en rayonne une nouvelle comme le fer chauffé à blanc acquiert les propriétés du feu sans perdre celles de sa substance.

Un nouveau décor nous fait voir S. Vincent dominé par une puissance insaisissable, surhumaine, vivante.

C'est à Avignon.

Le saint agonise dans les soubresauts d'une fièvre fatale. Soudain, au lieu de la mort, la Vie apparait dans la personne auguste du Fils de Dieu. Le moribond terrassé, non plus par la maladie, mais par l'excès de vie, est anéanti. Et dans cette prostration inouïe, une communication divine s'établit avec le Visiteur céleste.

³ Ce fait si extraordinaire semble pourtant d'une parfaite authenticité. On le trouve relaté, non-seulement dans les premières biographies du saint, mais encore dans les Archives Municipales de Toulouse et autres villes et aussi dans des dépositions officielles, conservées soigneusement à la Cathédrale de cette ville.

Il la retient.

L'apôtre renaît; il est debout

Une mission transcendante vient de mobiliser toutes les énergies de son corps, toute l'acuité de ses facultés.

Il part. L'Europe le revoit, plus grand et plus ardent.

Salamanque reçoit l'homme et l'envoyé. C'est là que se déchire complètement le voile qui emprisonne l'esprit de Dieu et ses desseins secrets. Puis il revient à Avignon.

Les Avignonnais! Ames rebelles, enserrées, elles aussi, dans les mailles d'un esprit supérieur, mais de mal: Satan. Le conflit s'engage entre l'homme de Dieu doublé de la puissance divine et les serviteurs de Satan, animés par Satan. Les satellites du prince tombé inondent de boue, sans la souiller, l'âme immaculée du Porte-Dieu. La voix conquérante de Vincent résonne sous le ciel bleu de France, et submerge la haine bruyante du peuple impie comme le tonnerre éteint le fracas des flots furieux. Dans une menace qui stupéfie, la parole mystérieuse de l'Ange de l'Apocalypse, peint par S. Jean, entre comme un trait enflammé dans le coeur de tous: "Craignez Dieu, rendez-lui gloire, car le jour de son jugement est proche". Et dominé de plus en plus par l'Esprit de Dieu qui souffle où il veut et quand il veut, l'apôtre, dans une contemplation extatique s'écrie: "Je suis moi-même cet ange vu par S. Jean."

Révélation inattendue, que jamais mortel n'osa concevoir dans son esprit ni jamais énoncer!

Un silence sinistre reçoit cette affirmation. Une effroyable protestation plane maintenant sur l'assemblée. Elle se recueille afin de mieux bondir contre l'usurpateur d'un mystère de Dieu.

Le saint, aussi beau que l'exilé de Pathmos dans ses ravissement, va-t-il être vaincu? Question oiseuse. Regardez:—"Cadavre!—un cadavre que Dieu voulut là—"Cadavre! lève-toi, et dis à ce peuple, si, oui ou non, je suis cet ange qui doit prêcher à tous le jugement dernier!"—"Oui, Père, vous êtes cet ange". Et le ressuscité, témoignage vivant, se perd dans la foule. ⁴

⁴ Ange du jugement, Vincent Ferrier le fut au sens littéral du mot. Il ne nous est pas loisible de mettre en lumière—le sujet est trop vaste—dans cet article, l'explication qui fait concorder la

Quelle haine ne s'émuousserait pas devant un fait aussi clair! Quelle âme serait assez orgueilleuse pour ne pas se prosterner en face d'un tel homme! Qui ne répèterait pas avec la foule ébahie: "Ne dirait-on pas que l'arbitre de la vie et de la mort est revenu sur terre?"

* * *

L'arbitre de la vie et de la mort? Non. Mais l'arbitre du monde chrétien? Oui.

C'est un dernier tableau, l'apothéose du prestige humain. Ce n'est plus à une foule qu'il s'impose, c'est à l'Eglise toute entière qu'il fait accepter un jugement attendu depuis quarante ans. ⁵

Le Grand Schisme vient de se clore. L'implacable et autoritaire Pierre de Lune "que l'Eglise romaine ne compte plus parmi ses pontifes", mais que l'histoire s'obstine à désigner sous le nom de Benoît XIII, n'a plus, grâce au retrait de l'obédience avignonnaise, de partisans. Le Concile de Constance est réuni pour donner aux fidèles un pape authentique. Tout est prêt, tout est fini? Pas encore. Il faut promulguer l'acte solennel de renonciation; il faut choisir un porte-parole de la décision capitale que viennent de signer les plénipotentiaires de France, d'Aragon, de Castille, de Navarre, etc. Un seul nom est prononcé: Vincent Ferrier.

Mission dangeureuse. Le peuple est un grand enfant, mais il est terrible quand une contrariété subite l'exaspère; le rejet de Benoît XIII touche ses convictions et stérilise son amour pour le pontife qu'il croit l'élu de Dieu.

mission de l'apôtre et la non-apparition du jugement dernier. Qu'il suffise de noter que ce fut une prophétie conditionnée, à peu près comme celle du prophète Jonas.

⁵ On connaît les douloureuses péripéties du Grand Schisme. Fléau désastreux pour la paix de l'Eglise qui arma le frère contre son frère, le disciple du Christ contre le disciple du Christ. Deux obédiences se partageaient les fidèles: l'un descendant vers Rome, deux courants emportaient les fidèles: l'un descendant vers Rome, vers Urbain VI, l'autre remontant vers Avignon, vers Clément VII. C'est à Avignon que se concentra toute l'ardeur de la lutte, qui dura près de 40 ans (1378 à 1416). L'intervention du roi d'Aragon et surtout l'influence de Vincent Ferrier mirent fin à ce déplorable schisme.

“Seul Vincent Ferrier avait assez d'autorité pour promulguer ce grand acte; seul, il pouvait apaiser les murmures, faire taire les intérêts et rassurer les consciences”.

Une fois de plus, le spectacle grandiose d'un homme qui brave et dompte une foule fut donné. Perpignam le vit.

Revivons cet immémorable souvenir.

Des empereurs et des rois remplissent la ville de l'éclat de leur gloire et des somptuosités de leurs maisons, des ambassadeurs aux allures mystérieuses chuchotent des confidences que les badauds tentent sournoisement de saisir, des étrangers de toutes races et de tout langage promènent leur indifférence étudiée et leurs costumes nationaux bariolés sur les places publiques, le peuple, soudainement honoré sans trop savoir pourquoi, orne sa ville et décore ses demeures. Seul un monastère de moines dominicains reste silencieux, plus sombre et plus nu au milieu de cette agitation: on le dirait en deuil. Il ne l'est pas, mais le sera bientôt, semble-il, et d'un deuil immense.... L'athlète incomparable qu'est Vincent Ferrier est sur le point d'entrer en agonie. Tout bas, on se dit que les malheurs des derniers temps et l'inutilité de ses courses et de son apostolat pour rétablir l'unité de gouvernement dans l'Eglise l'ont brisé et achèvent de le tuer.

Benoît XIII, l'inflexible vieillard, apprend le danger de celui qu'il appelle son ami et son confident; il lui envoie son propre médecin. La sentence est fatale.... “Remerciez le Souverain Pontife, et soyez vous-même remercié, dit le saint au prince de l'art, ce n'est pas de la terre que doit me venir le remède. Jeudi prochain, je pourrai paraître en public.”

La foule anxieuse interroge le médecin: “Selon la science, il n'a pas une heure à vivre, mais il prêchera jeudi prochain, il l'a dit; soyez-en sûrs”.

Au jour dit, l'apôtre était en chaire... L'heure de son plus grand triomphe venait de sonner.

L'auditoire est splendide: les rois, la noblesse, le clergé et dix mille fidèles s'étouffent dans la salle trop petite. Vincent Ferrier ne les voit pas. Un seul homme comprendra son discours; et cet homme il l'atteint en plein cœur dès le premier mot; il lui lance une menace à peine voilée

qui l'eût fait trembler, si Pierre de Lune ou Benoît XIII avait pu trembler. Mais l'orgueilleux pontife ne voulut saisir qu'une chose : Vincent Ferrier, son plus ferme appui se tournait contre lui. Moment décisif et capital dans l'histoire du schisme. ⁶

Volte-face étrange, mais qui grandit Vincent Ferrier.

Pour lui, Benoît XIII est le vrai Pape, il en a la conviction,—l'histoire pense autrement,—mais la Papauté est supérieure à un pape qui compromet le bien général; Benoît XIII doit renoncer à son autorité pour ramener la paix et la concorde dans la chrétienté.

L'apôtre conseille donc le refus d'obédience des fidèles. C'est l'avis de Maître Vincent et l'assemblée convoquée pour obvier aux maux du schisme fera sienne la pensée de Vincent.

Quelle responsabilité de prendre sur soi la séparation des membres de l'Eglise de sa tête! Quel honneur pour le diplomate du Christ!

Quand le dimanche de l'Epiphanie 1416, Vincent Ferrier eut annoncé l'événement si désiré, il lut l'acte officiel qui déclarait que le peuple ne devait plus obéir à Benoît XIII. Un murmure désapprobateur circula dans la foule. Vincent lui adressa une réprimande vigoureuse, lui imposa silence, lui ordonna la soumission. Ce fut tout. Le schisme était fini.

Puis l'homme de Dieu s'en alla dans les campagnes et les villes réprimer les murmures, éteindre les ferments de révolte et consolider le trône de Martin V, que le Concile de Constance venait de placer sur le siège de Rome. Il réussit. "Sans vous, disait Gerson à Vincent Ferrier, un pareil accord ne se serait jamais fait."

⁶ "Cette volte-face de Vincent Ferrier ne saurait être blâmée par personne. Préparée, elle s'accroît en 1408 et enfin éclate en 1416. Il ne doute pas de la légitimité du Pontife, mais il condamne son attitude. Son influence sur le public lui défendait de se soustraire à ce devoir; mieux que cela, en vertu de sa mission divine acceptée devant les peuples, il leur devait de les éclairer."

"Pierre de Lune et Vincent Ferrier suivent longtemps la même voie. A un moment donné, ils se séparent: l'Eglise supplie longtemps à genoux l'obstiné vieillard d'avoir pitié d'elle, il ne l'écoute pas. Elle ne l'a pas maudit, parce qu'elle respecte les tombeaux, mais elle l'enveloppe d'ombre discrète, terrible punition d'une mère outragée!"

R. P. Fages: Hist. de S. Vincent Ferrier, Paris, 1894, p. 123.

Prestige étonnant, n'est-ce pas ?

Poussé à cette limite il cesse d'être un rayonnement terrestre et d'homme. Plus grand, il endosse une forme si fine, si suave, si odoriférante qu'il rappelle la nature angélique; il change de nom et se métamorphose en cet être invisible, incompréhensible, mystérieux dans ses causes, inconnu dans sa substance, sensible dans ses effets: le merveilleux, les théologiens diraient le surnaturel. Quel est-il? Le surnaturel d'un homme, c'est le prestige de Dieu déposé partiellement dans une âme humaine. S. Vincent l'eut aussi... Mais c'est assez de gloire!

Que dis-je? Qu'avons-nous mis en relief de S. Vincent Ferrier? Un aspect de sa vie? A peine avons-nous touché cette âme immense comme l'horizon. Est-ce l'homme que nous avons peint? Non, c'est tout au plus un cadre, le cadre d'une toile vierge qu'un artiste plus habile pourra animer.

Quel sujet d'art que cette vie de S. Vincent Ferrier!

fr. A. BISSONNETTE, O. P.

Fête de S. Dominique,

Ottawa, le 4 août 1919.



DANS L'EGLISE ET DANS L'ORDRE

MÈRE STE MADELEINE

C'est une amie de la première heure de la *Revue* et de toutes nos oeuvres qui disparaissait le 10 juillet au Monastère des Ursulines de Québec, en la vénérable Mère Ste Madeleine, née Adine Angers. Mais son souvenir nous est cher à plus d'un autre titre. Il y a des hommes et des femmes qui semblent incarner la dignité dont ils sont revêtus, le caractère même de leur profession. "Avant tout", écrit l'une de ses *anciennes*, "Mère Ste Madeleine fut Ursuline, ce qui est synonyme de bonté, de sollicitude, d'indulgence

et de charité. A ces qualités qu'elle possédait hautement il faut ajouter un incomparable amour de la science et un entier dévouement à l'Institut. Se dépenser totalement pour l'oeuvre, tel était son désir. Comme une grâce elle l'implora du bon Maître qui l'a exaucée au-delà de toute espérance: cinquante-deux ans d'enseignement qui embrassent et résument toute sa vie religieuse le prouvent bien".

LE BON JOURNAL

Le sermon prononcé par le T. R. P. Marion, Prieur des Dominicains d'Ottawa, au dernier congrès de l'Association d'Education de l'Ontario, est devenu un tract populaire destiné à faire le plus grand bien. ¹ Le seul passage dont la hardiesse apparente eût pu occasionner des plaintes semble au contraire provoquer un *enthousiasme* des plus *pratiques*, s'il est permis de joindre ensemble ces mots-là. C'est à la suite de deux discours dans le même sens prononcés par l'auteur et M. l'abbé Pilon que les paroissiens de St-Albert ont modifié au profit du "Droit" leur projet de monument en l'honneur du Sacré-Coeur. Voici du reste le passage en son entier :

Il est plus important aujourd'hui d'avoir de bons journaux que de bâtir de riches églises et d'élever de magnifiques statues. Le Sacré-Coeur aimera mieux cela d'ailleurs, parce que le bon journal dans une paroisse mettra son image, non sur les places publiques, mais dans le coeur des fidèles. Puis, à quoi serviront nos églises et nos statues, si nos ennemis avec leurs journaux s'emparent de l'âme de nos croyants? Mais le sol de la France et de l'Italie est pavé de basiliques et de cathédrales dont nos plus belles églises pourraient servir à peine de sacristie. Les routes autrefois étaient jalonnées de croix et de calvaires, merveilleux d'art et de richesse. Un jour, ces monuments, loin de prêcher la religion aux peuples qui vivaient à leur ombre, ne faisaient que soulever leur haine et leur convoitise, et ces peuples renversèrent les calvaires, confisquèrent les statues, et les peuples qui vivaient à leur ombre, ne faisaient que soulever leur haine et les presbytères. Il y en avait en France seulement—disaient les mauvais journaux—pour un milliard.

Les statues coûteuses érigées en l'honneur du Sacré-Coeur ne sont pas absolument nécessaires, tandis qu'au témoignage de nos Evêques, "le soutien constant de la bonne

1. En vente au prix de 5 sous l'exemplaire, \$4.00 le cent et \$35.00 le mille, port en plus, à l'Oeuvre des Tracts, Casier No 1482 Montréal.

presse est une oeuvre d'absolue nécessité". (Premier Concile Plénier de Québec). Il en est d'autres, comme la fondation de bourses paroissiales pour l'instruction classique d'enfants pauvres et bien doués; l'érection de salles ouvrières, de garderies, d'orphelinats, de patronages, etc., dont les bienfaits d'ordre moral—sans compter la dédicace de l'édifice matériel—honorerait constamment le Sacré-Coeur en perpétuant sa mission. Si de "grosses paroisses" prétendent que *l'un n'empêche pas les autres*, à leur aise; mais il serait malséant que leur geste vînt tarir, même partiellement, des sources d'aumônes pour l'entreprise ou le soutien d'oeuvres "d'absolue nécessité" ou de mérite plus efficace.

A L'ETRANGER

—Le prochain Chapitre général de l'Ordre, composé de Définites élus par les Chapitres provinciaux, aura lieu à Corias, (Espagne) le 22 mai 1920, veille de la Pentecôte.

—Le T. R. P. JEROME WILMS a été élu Provincial d'Allemagne, le T. R. P. CESLAS-M. ROLIN, Provincial de Belgique, le T.R.P. AEGIDIUS NASTASI, Provincial de l'Ile de Malte et le T. R. P. EMMANUEL HERBA, Provincial de l'Andalousie.

—A l'occasion de son cinquième centenaire, l'opuscule de S. Vincent Ferrier: *De vita spirituali* a été traduit en français par le R. P. Vincent Bernadot, de la Province de Toulouse, et en anglais par le R. P. Thomas McAllister, de la Province St-Joseph des Etats-Unis.

—Le R^{me} Père Louis Theissling, Maître-Général de l'Ordre, adressait le 10 juin une lettre des plus élogieuses au T. R. P. Joseph Lagrange, à l'occasion de la rentrée de nos Pères à Jérusalem et pour le féliciter d'avoir su utiliser les loisirs de la guerre en donnant au public, "outre divers ouvrages moins importants, les Commentaires sur l'Épître aux Romains et sur l'Épître aux Galates, deux volumes de tout premier ordre où la sûreté de la doctrine théologique unie à l'érudition la plus étendue ont mérité des éloges unanimes". Le R^{me} Père ajoute qu'au moment où l'Orient va subir d'inévitables transformations, ceux qui veulent connaître l'antique Terre-Sainte doivent se hâter d'aller

l'étudier sur place, et il souhaite que les étudiants ne fassent point défaut à notre Ecole Biblique.—Le T. R. P. Paul Dhorme a été élu à son retour Prieur du Couvent St-Etienne de Jérusalem.

—Les RR. PP. Rutten et Sertillanges ont porté la parole à la *Semaine sociale* de Metz, tenue les 4-10 août.

—La Province de Lyon a donné à la France, y compris les élèves de son Ecole Apostolique, 54 mobilisés dont 8 sont morts, 1 disparu, 18 ont été décorés et 14 cités à l'ordre du jour.

—Le R. P. Weiss, pour raisons d'âge et de santé, a donné sa démission comme professeur d'Apologétique à la faculté de Théologie de l'Université de Fribourg.

—Le Couvent d'Etudes de Washington a célébré le cinquième centenaire de S. Vincent Ferrier par une séance littéraire intime.

—Après un fructueux Carême prêché à Notre-Dame de Lourdes de New-York, le T.R.P.H. Pope, Prieur du Couvent de Woodchester, (Angleterre) a donné une série de conférences à Washington et dans d'autres centres importants des Etats-Unis.

—Le R. P. L.-A. Plessis est mort le 21 juillet, au Couvent des Dominicaines de Chatillon, à l'âge de soixante ans, dans la trente-cinquième année de son sacerdoce.

Dès le début de la guerre, il avait offert ses services à son pays. Nommé aumônier au 10^e cuirassiers, il se dépensa à sa manière, qui fut souvent la manière extrême, espérant du reste trouver une diversion à la neurasthénie dont il souffrait depuis longtemps. La diversion fut naturellement trop violente et le cher Père dut quitter les cadres militaires, après citation à l'ordre du jour et décoration. Son état s'aggrava vers la mi-juin et, dès la première alarme, il sollicita l'Extrême-Onction qu'il reçut avec sa foi vaillante de Dominicain breton. Le T. R. P. Adam, qui le visita, témoigne qu'il pensait souvent, durant ces jours suprêmes, aux bons amis du Canada. Le Père Plessis ayant donné au Couvent de St-Hyacinthe, durant les brèves années qu'il y passa, (1887-95) la fleur de ses forces et de son talent, notre Revue se propose, dans une prochaine

livraison, d'entretenir plus longuement ses lecteurs de celui qui fut, au jugement de tous, un grand orateur de la chaire et un grand ascète du cloître.

DANS LA PROVINCE

—Nous rappelons à nos lecteurs que *L'Oeuvre des Vocations dominicaines*, établie par les Pères Dominicains du Canada, a pour but charitable et apostolique de pourvoir à l'instruction des jeunes gens qui, se sentant attirés à la vie religieuse et à l'apostolat des âmes, ont le désir sincère d'entrer, après leurs études, dans l'ordre des Dominicains et de devenir prêtres et apôtres.

Les Dominicains offrent de verser une certaine somme, déterminée à l'avance au commencement de chaque année, pour payer une partie des frais d'éducation du jeune homme dans un des divers collèges classiques de la province; et les parents s'engagent à solder la balance. Les jeunes gens restent ainsi à la charge des parents, et sous leur entière responsabilité. On accepte de préférence ceux qui ont commencé avec succès leur cours classique. Pour plus renseignements, l'on est prié de s'adresser au T. R. P. Langlais, O. P., Directeur de l'Oeuvre, 327, Grande Allée, Québec.

—La fête de S. Dominique ou à défaut la Solennité est célébrée chaque année dans nos maisons avec un éclat proportionné au personnel et aux ressources liturgiques dont elles disposent.

Au Couvent de St-Hyacinthe, la cérémonie reçut un lustre particulier de la présence de Leurs Grandeurs Nos SS. Bernard et Brunault, du Supérieur général des Pères de St-Vincent de Paul et d'un grand nombre de prêtres, de religieux et de séminaristes. La messe solennelle fut chantée par le T. R. P. Thomas-Marie, Gardien des Franciscains de Rosemont, assisté des RR. PP. Julien et Antonin. Aux Grâces fut entonné le chant symbolique de l'union des deux Ordres: *Seraphicus Pater Franciscus et Apostolicus Pater Dominicus ipsi nos docuerunt legem tuam, Domine.*

La veille au soir, devant un nombreux et attentif auditoire, M. l'abbé Sabourin, curé de St-Louis de Gonzague et ancien Supérieur du Collège de Valleyfield, mit en élo-

quent relief *la piété, le zèle et la charité* de S. Dominique. Il devint ensuite évident que lui-même avait charge d'âmes, par la solide application pratique dont il nourrit l'assemblée.

A Ottawa, la fête patronale offrit un cachet plus intime, à cause de la vacance des divers scholasticats de la ville. A la messe, deux religieux Capucins "retour du front": les RR. PP. Casimir et Raphaël, agissaient comme célébrant et diacre, tandis que le R. P. Antonin remplissait la fonction de sous-diacre.

Les sermons du Triduum préparatoire furent donnés par les RR. PP. Longtin, Mauger et Boivin, celui de la Solennité, le dimanche, par le R. P. Bissonnette.

—Les RR. PP. Jacques-M. Olivier et Ambroise Lamarre, aumôniers militaires, sont de retour, le premier de Sibérie, le second d'Angleterre.

—Les retraites sacerdotales de Mont-Laurier ont été prêchées par le T. R. P. Rouleau, Provincial, celles de St-Hyacinthe, par le T. R. P. Langlais.

—Le R. F. Paul Monty a fait profession *ad triennium*, le 4 août, entre les mains du T. R. P. Henri Martin, Prieur de St-Hyacinthe.

—Ont pris le saint Habit: le 3 août, M. Henri Charrette, élève finissant du Collège Ste-Marie de Montréal, en religion Frère Henri-Dominique; le 14, M. Joseph Arsenault, du Collège Ste-Anne-la-Pocatière, en religion Frère Albert-Marie.

—Des pièces officielles venues de Rome et précédées d'un câblegramme nous apprend la confirmation par le Conseil généralice, de l'élection du T. R. P. Raymond-Marie Rouleau, comme Provincial de la Province St-Dominique du Canada.

—Le T. R. P. Réginald Dupras, Président de la Maison vicariale de Notre-Dame de Grâce, a été élu le 12 août Prieur du Couvent Ste-Anne de Fall-River, (Massachusetts) en remplacement du T. R. P. Constant Chamberland dont le terme d'office était expiré. Cette élection a été confirmée par le T. R. P. Rouleau, Provincial.

FRA DOMENICO



RECENSIONS

ANTONIO PERRAULT.—“Pour la défense de nos lois françaises.” Brochure à large format, 70 pp. Bibliothèque de L'Action française, Montréal, 25 sous.

La conférence ainsi intitulée obtint un trop vif écho, puis la brochure qui en est résultée, une trop grande diffusion, pour qu'il soit encore opportun de les analyser en détail. Formulons simplement le vœu que M. Perrault s'adonne plus souvent à écrire sans négliger de parler. Car il est déjà l'un des principaux maîtres de l'Université de Montréal. Richement muni de science légale, de connaissances historiques et littéraires, esthète sévère et solide manieur de plume, chrétien sans ostentation comme sans respect humain, il est peut-être celui qu'on opposerait le plus volontiers—si le rapprochement en valait la peine—aux criards de la petite bande qui en veut à mort à nos meilleures institutions, à nos plus chères croyances. Il sait tout ce qu'ils savent sans compter une foule de choses qu'ils ignorent, entre autres celle-ci, qu'ils sont des primaires et des primaires *coloniaux*, beaucoup moins aguerris que leurs confrères de la rue Cadet. Le jour où nos Perrault, nos Montpetit, nos David, nos Vanier, nos Mercier-Gouin croiront décent et utile de “foncer sur cette chiennaille”, le spectacle vaudra la peine qu'on aille voir à pied. M.-A. L.

LOUIS DUPIRE, “Le petit monde”, Edition du *Devoir*, 1919

Une grande idée, servie par un talent remarquable et mise à la portée de tous, je veux dire l'idée de patrie exprimée par une facilité d'écrire et un don de psychologie peu communs, c'est, il me semble, la note dominante du “billettiste” et du chroniqueur qu'est M. Louis Dupire. Aussi est-il bien connu et fort aimé....

Lisez “Le Petit Monde”.

Cueillette délicieuse et appétissante dans ses nombreux Billets du Soir, gerbe de fleurs à toutes nuances, choisie dans le riche jardin d'une âme d'enfant et présentée avec affabilité et distinction au “grand monde” dans une jardinière fort artistique, oeuvre vivante du spirituel J.-B. Lagacé.

Scènes de foyer, traits anecdotiques intimes, leçons morales, impressions domestiques... choses vécues probablement, charmantes sous leur apparente simplicité, font vivre et remuer une vraie famille—je suis tenter d'ajouter, l'auteur ne s'offusquera pas—une vraie famille canadienne. Judicieux, opportuns, brefs “pratiques” et moraux, et surtout patriotiques, non pas de ce patriotisme creux qui s'affiche en d'échevelées randonnées oratoires ou littéraires, mais de cette forme concrète et aimable qui agrandit l'âme nationale en émondant ses petits travers et en illuminant

ses beautés cachées, tels nous sont donnés les trente ou quarante billets sur les enfants.

Des émaux littéraires de toutes valeurs sont jetés ici, là, pour enrichir la variété d'aperçus qui naissent sous la plume toujours courante, toujours pressée de l'auteur. L'émotion n'a peut-être pas le temps d'envahir l'âme toute entière, mais l'esprit se complait à disséquer, à suivre la dissection d'une vie d'enfant ou d'un cœur de mère. Ce n'est pas la larme, bientôt séchée, qui perle dans l'oeil avide, c'est la pensée délicate qui gagne la volonté et la force d'enregistrer le conseil, voire le reproche qui émerge du billet, quitte à les faire passer on non, demain, dans la vie quotidienne. "Marie et l'Action Française" dit bien à toutes les mères et à tous les papas que le baiser des livres est fort bon. Si toutes les familles avaient des petites Mariés qui déchirent à belles dents, en s'amusant, les "Action Française", tous les enfants et tous les parents deviendraient une action française vivante qu'il faudrait arracher à la dent plus terrible d'ennemis plus malicieux que celle du marmot qui ne marche pas...

Observateur des enfants Louis Dupire l'est. "Il ne nous exhibe pas l'enfant idéal, construit selon les données de la puériculture. Il nous montre des enfants nature, des enfants vivants", disait fort pertinemment Léon Lorrain dans "L'Action française" de juillet. Les passions qu'il leur prête, qu'il leur découvre sont celles de leur âge. "La méprise" est fort réussie: je ne sais lequel le plus admirer de l'express dessin de M. Lagacé ou du portrait des trois bambins apeurés que nous crayonne en deux lignes l'auteur; les bravades inoffensives des bouts d'homme de six ans, leur effarement pour l'ombre d'un danger, la dispute chaude des petits, leur franchise naturelle, leurs puérides excuses d'une faute, tout y est, même la tendresse maternelle qui déteint sur eux.

M. Dupire n'est pas poète: c'est son moindre défaut. Il est journaliste, mais journaliste selon un mode particulier, à lui—je parle toujours de ses Billets, la chose serait vraie de ses Chroniques également—et fort utile: dire quelque chose, réveiller une vérité endormie, faire naître une considération salutaire sur un point précis d'une question et en plus donner un élan vigoureux qui rend efficace sa pensée... Et c'est toujours l'idée patriotique qui point.... "Projet candide"; "L'acheteur perplexé" et d'autres illustrent bien deux manières de servir sa race: lisez-les donc!

Les milles riens qui tissent les vies des petits, guirlandes de fleurs hors de prix—hélas elles aussi hors de prix!—dans les familles, sont saisis et extériorisés avec une délicatesse de touche et une précision de détails qui révèlent une âme qui les a goûtés et qui rendent limpide et visible l'âme si complexe des enfants. Dans "Première envolée", c'est l'enfant inconscient qui, joyeux quitte le foyer pour quelques heures, sans songer que ce premier départ évoque une image triste dans l'esprit alarmé des parents: le moment d'une séparation plus définitive, quand il sera grand; et "Firpapa"—le plus gentil peut-être de tous les billets—nous peint si vivement la tendresse jalouse des parents et de la naïveté si nuancée du petit, qui distingue déjà que son cœur est tout entier à sa mère et tout entier à son père. Pas besoin d'un Victor Hugo pour lui apprendre à aimer... C'est par cette étude intelligente des enfants que Dupire plaît et charme tout le long de son volume. Les aspects changent, les décors se succèdent, le ton passe de la

joie franche à la tristesse qui fait pleurer; ("Amour maternel", "A la bonne mère") le croquis cède la page au conte et toujours c'est une parcelle d'âme enfantine qui s'éclaire...

Mais c'est assez, je crois, pour faire naître le désir de lire *Le petit monde*, de le donner aux enfants sages afin que des âmes soeurs par l'âge deviennent soeurs par l'élevation du goût, la pureté du patriotisme et la simplicité de nos moeurs canadiennes.

A. B.

ABBE J. CARREE, p. s. s., "Neuvaine au St-Esprit".

J'ai pour ma part une foi quasi indéfectible dans la bonne orientation morale de ceux qui m'avouent professer un brin de dévotion envers le St-Esprit. Elite plutôt rare, car le St-Esprit, facteur infini dans l'Eglise, y compte également pour ce "Dieu inconnu" dont parlait l'Apôtre. C'est pour augmenter sa mince troupe de dévots que M. l'abbé Carrée eut la pieuse idée de composer une Neuvaine en son honneur. On trouve dans cet opuscule de 90 pp. assez de substance doctrinale pour étayer une dévotion commune et assez peu pour ne pas effaroucher les personnes étrangères aux arcanes de la théologie mystique. Les neuf méditations sont suivies d'un excellent choix de prières.—S'adresser à l'auteur, 331, rue Ste-Catherine-est Montréal.—M.-A. L.

MGR CHAPON.—"La France, les Alliés et l'Allemagne devant la doctrine chrétienne." In-12. 2 fr. 60, majoration comprise. (St-Hyacinthe: Richer et Fils; Montréal: Librairies Granger et Notre-Dame.)

Ces pages, publiées dans le *Correspondant* où elles ont été remarquées, sont à relire à l'heure du rendement des comptes. Elles prouvent lumineusement que l'agression dont nous avons été victimes n'est pas imputable au kaiser seul, ni à une fraction pangermaniste, mais à toute l'Allemagne. C'est donc l'Allemagne toute entière qui doit payer et réparer. Ensuite seulement, elle pourra, sous notre contrôle, jouir de cette liberté des peuples que la France a vengée et défendue contre eux. Ces articles ont valu à Mgr l'évêque de Nice, de la part de ses ennemis, l'honneur de leurs critiques et celui plus grand de leurs injures.

